

## **Afropolitains, par Achille Mbembe**

L'Afrique précoloniale était pour l'essentiel une civilisation rurale. Les dieux, les cultes et rituels, les systèmes de pouvoir et d'autorité, les agencements familiaux, voire la vie domestique répondaient avant tout à une éthique agraire. Plus que de villages, le tissu social était fait de réseaux. Bien que locaux, ces réseaux villageois n'étaient jamais fermés sur eux-mêmes. Ils formaient toujours des chaînes qui, s'enchevêtrant les unes dans les autres, se superposant les unes aux autres, dessinaient une concaténation des mondes toujours reliés à un Ailleurs – le lointain, la longue distance.

Les formes urbaines n'étaient pas inconnues. On en trouvait, éparpillées ici et là, aussi bien dans le désert, dans le Sahel, que sur les côtes. De manière générale, les villes formaient des nœuds centraux d'une géographie du lointain. Elles remplissaient plusieurs fonctions politiques, commerciales, religieuses et imaginaires. Elles servaient surtout d'entrepôts, de comptoirs et de garnisons.

A cette triple structure venait s'ajouter une autre. A côté des villes sédentaires, il s'agissait, pour la plupart, de villes-nomades ou saisonnières, qui se déplaçaient sans cesse, sur le modèle de la caravane. Au sein de cette économie caravanière, les courtiers et entremetteurs de toutes sortes jouaient un rôle étendu. Lettrés, prédicateurs, devins et guérisseurs, artistes, marchands, guerriers étaient les maîtres du trafic social, toujours convertissant une expertise (ou encore une capacité) en une autre et mettant en lien des mondes en apparence séparés et étrangers l'un à l'autre.

Des métropoles caravanes.

Cette structure caravanière de la ville a survécu à la colonisation. C'est elle, et l'imaginaire qui la sous-tendait, qui aujourd'hui renaît dans des conditions fort singulières dans les grandes métropoles d'Afrique. Dans ce modèle, tout se déplace. La ville se ruralise et le village s'urbanise. Les gens vont et viennent, ils traversent constamment toutes sortes de frontières. Tout est mis en circulation.

La logique du marché partout s'étend. Tout ou presque peut être vendu ou acheté. Tout s'échange. Tout est provisoire. Tout peut être rafistolé et recyclé. Rien n'est perdu pour de bon, et de déchet en tant que tel, il n'en existe point. Tout est négociable et les choses vont dans toutes les directions à la fois, à des rythmes et vitesses elles aussi multiples. L'une des illustrations les plus vives de cette multiplicité des formes et de cette radicale ouverture est le trafic.

Souvent, ce sont des métropoles sans cartes physiques. La différence entre la rue et le trottoir est des plus minces. Les coupures intermittentes d'électricité aidant, les feux de signalisation sont rares. Toutes sortes de véhicules sillonnent les rues que se disputent piétons, motocyclistes, vendeurs ambulants, voire parfois volaille et animaux domestiques. Cohabitation, frictions, collisions et flux vont ensemble, souvent en l'absence de toute régulation. Là où existent un minimum de règles, celles-ci font sans cesse l'objet de torsion, surtout lorsqu'elles entravent le mouvement. Tout est donc subordonné à l'impératif de la circulation.

Lagos, Kinshasa, Johannesburg

Trois grandes métropoles caravanières dessinent, en pointillés, trois futurs possibles de la ville africaine. Il s'agit de Lagos, Kinshasa et Johannesburg. Ces trois mégagglomérations comptent chacune des dizaines de millions d'habitants. Elles écrasent chacune leur arrière-pays et forment la dorsale de ce qui, progressivement, apparaît comme une constellation, une sphère urbaine transcontinentale.

Bien qu'ayant des histoires différentes, leur avenir est désormais lié. Il suffit de prendre l'un des vols quotidiens reliant Johannesburg et Lagos pour se rendre compte de la vitalité des échanges entre ces deux mégapoles. Tout y passe – des hommes et des femmes, des marchandises, des idées, des formes.

L'on observe les mêmes dynamiques entre Johannesburg et Kinshasa. A partir de leur quartier général dans le Gauteng, les grandes chaînes commerciales sud-africaines ont entrepris leur conquête de l'hinterland. Woolworths, Pick and Pay disposent de filiales dans la plupart des capitales. MTN, Vodacom, les deux géants de la téléphonie ne sont pas en reste. DSTV et la télévision câblée redessinent la géographie africaine et proposent des programmes (tels que le Big Brother africain ou la retransmission des championnats sportifs nationaux et continentaux) qui sollicitent des audiences panafricaines et suscitent des débats transcontinentaux. Que dire des grands conglomérats miniers, dont les investissements dans les gisements d'or ou de diamants rivalisent avec le capital chinois ?

En retour, des pans entiers de Johannesburg sont colonisés par des migrants venus du Congo-Kinshasa. Ils y tiennent leurs restaurants et leurs églises. Une bonne partie de la bourgeoisie congolaise achète d'énormes propriétés dans les quartiers huppés et dépose une partie de ses avoirs dans les banques sud-africaines. Chaque année, des milliers d'étudiants congolais affluent dans les universités et centres de recherche, tandis qu'une immigration haut de gamme, faite de banquiers, d'avocats ou d'experts

financiers travaillant dans les multinationales, lentement fait son nid hors du pays d'origine, mais en Afrique.

Bientôt, Johannesburg deviendra la capitale de la production musicale congolaise. A travers ces formes nouvelles de reconnexion, l'Afrique urbaine se constitue comme sa force propre, son propre centre. Au détour de ces reconnexions, elle invente une culture éminemment créole, une forme de cosmopolitisme qui marie allègrement apports externes et créations endogènes. C'est ce mouvement auquel il nous faut donner un nom : afropolitanisme.

### **Achille Mbembe**

---

***Achille Mbembe, camerounais, 53 ans, docteur en histoire, a été formé à Paris. Il est considéré comme l'un des théoriciens majeurs du post-colonialisme et a écrit De la postcolonie (Karthala, 2000). Invité dans de prestigieuses universités comme Berkeley et Columbia, aux Etats-Unis, il est aujourd'hui chercheur au Witwatersrand Institute in Social and Economic Research de Johannesburg, en Afrique du Sud. Il a contribué en 2008 au livre L'Afrique de Sarkozy, un déni d'histoire (Karthala, 2008). Dernier ouvrage : Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée (La Découverte, 244 p., 17 €.)***